

Child on board

Du même auteur

Récits, miscellanées et fragments

- Ci terre gésir*, Essarts, 1981
Ciel aux pluriels, Essarts, 1997
Carnets de ciels et d'heurs d'un facteur de lavoirs, Paupieres de terre,
2000
Chevêtres au grand divers, L'indicible frontière, 2003
L'héritage, Essarts, 2004
Recettes de la voie romaine, À pierre vue, 2006
Le village et son nom, À pierre vue, 2009
Buer et Bure, Essarts, 2013
Notre Dame des Landes, la piste du nom, Essarts, 2014

Poèmes

- Parcelles de la crête*, Tarabuste, 1987
Le tajîne ocre, Atelier Ocre d'art, 1995
Logos (parmi des photos de Magali Ballet), Essarts, 2007

Écrits sur l'art

- Ruisdaël*, biographie, Essarts, 1983
Les référents dans la gravure de René Bonargent, Indifférence, Critères, 1982
Dans l'atelier de J.P.V., L'oreille électronique, 2002
Contes picturaux, de Jean Pierre Brazs (préface), Matéria prima, 2005
Le Grand Nuy, sur des photographies de Magali Ballet, Essarts, 2005
Nombreuses préfaces de catalogues

Ouvrages collectifs

- Dans les bruits du monde*, Le hêtre pourpre, 2000
Chemin des lieux-dits, À pierre vue, 2009 (préface)
Géotopoét(h)ique de la Creuse, Pascal Ruiz, 2011

Roman

- La pierre à boire*, Orizons, 2008
La façon des Insulaires, Orizons, 2014

Gérard Laplace

Child on board

The logo for 'Orizons 2018' features a large, stylized letter 'O' on the left. Inside the 'O', there is a small graphic of a palm tree and a wavy line representing water. To the right of the 'O', the word 'rizons' is written in a serif font, with the 'r' starting from the middle of the 'O'. Below the word 'Orizons', the year '2018' is printed in a smaller, simple font.

Orizons
2018

Dans la même collection, depuis 2012

- Patrick Denys, *Épidaure*, 2012
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012
- Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013
- Jean-Louis Delvolvé, *Le gerfaut*, 2014
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014
Gérard Laplace, *La façon des Insulaires*, 2014
Andrée Montero, *Le frère*, 2014
Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014
Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014
Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014
- Michel Arouimi, *Quatre adieux*, 2015
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Procès à la mémoire de mon ombre*, 2015
Dominique Capela, *La Gravité*, 2015
Patrick Corneau, *Vies épinglées*, 2015
Chantal Danjou, *Les cueilleurs de pommes*, 2015
Raymond Espinose, *Villa Dampierre*, 2015
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée, Journal, Le Voyageur éparpillé*,
tome V, 2015
Henri Heinemann, *Et puis...*, 2015
Fanny Lévy, *Une existence au fil de son passage en ce monde*, 2015

A. Lichtenbaum, *Éphraïm égaré ou la justice des nations*, 2015
Lucette Mouline, *Épidémie*, 2015
Lucette Mouline, *Le sexe est bohème*, 2015
Max Memmi, *Les femmes de Jean*, 2015

Maurice Couturier, *Vers là d'où je viens*, 2016
Jean-Louis Delvolvé, *Octogénèse ou le sourire de Tagès*, 2016
Robert Havas, *Parlons rat*, 2016
Fanny Lévy, *Dieu compte les larmes des femmes*, 2016
Pierre-Jean Memmi, *La promesse*, 2016
Lucette Mouline, *Eva et Maad*, 2016
Robert Poudérou, *Quelqu'un*, 2016

Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Les miroirs ardents*, 2017
Caroline Barbier-Beltz, *La passion d'Isaac*, 2017
Monique Lise Cohen, *Métamorphose au ciel des solitudes*, 2017
Solange Combe, *L'Hôtel de Paris*, 2017
Chantal Danjou, *Les jardins d'essais*, 2017
Chantal Danjou, *Journal de la main*, 2017
Raymond Espinose, *Distances, Carnets 2012-2015*, 2017
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017
Mahmoud-Turki Khedher, *Les Funérailles de l'Éclipse*, 2017
Max Memmi, *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans*, 2017
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017
Luisa Valenzuela, *Le masque sarde — Le profond secret de Perón*, 2017

Daniel Cohen, *Le Trésor familial des rythmes*, 2018
Maurice Couturier, *Le Rapt de Lolita*, 2018
Paul Messerschmitt, *Le complexe d'Hercule*, 2018
Lucette Mouline, *Dieu... ce Saharien ?*, 2018
Lucette Mouline, *La leçon de l'espion*, 2018
Lucette Mouline, *La Chine dans la peau*, 2018

Pour la collection complète des publications « Littératures »,
depuis 2018, voyez en ligne : www.editionsorizons.fr

Première partie

Le tout premier, je m'en souviens, c'était un facteur, frais nommé à Saint-Avent, qui ne souhaitait pas devenir locataire à la sortie du bourg. Il en avait soupé du pavillonnaire, avait-il jeté, secouant la main comme s'il l'avait eue couverte de morve.

L'épouse et la belle-mère l'accompagnaient et, comme chacun avait ses mobiles, ils se dispersèrent. L'homme s'était arrêté, lisant mon annonce, sur des termes enjôleurs à ses yeux — moulin, maison du meunier — et espérait trouver la roue à augets, les meules, les trémies ; aussi avait-il couru vers le bief à travers les hautes herbes. Il me dirait un peu plus tard, comme la confiance d'un privilège, qu'un facteur a le loisir de jardiner l'après-midi, de bricoler ou manier la truëlle.

Contre toute attente, trotinant d'une pièce à l'autre, madame s'exclamait, s'attardait sur les objets, le vaisselier campagnard flamboyant, la collection de varlopes, les bouquets secs suspendus aux poutres, les sifflets de Vallauris, les photos des enfants, ou leur cadre ; l'esprit cottage, dont elle s'enchantait, venait aussi des couleurs sur les boiseries et les étoffes, et ces couleurs avaient pour nom : taupe, réglisse, topaze, giroflée, j'en restais abasourdi, autant de tonalités qu'il m'eût été difficile,

ouïes dans leur nom d'apparat, de pointer dans le cha-toiement d'un nuancier.

L'homme était de retour. Il avait décrotté les mo-cassins sur le seuil. Après une rapide mais sourcilleuse inspection de la cuisine, sans un regard sur la crédence passe-velours, il prit avec madame le chemin des étages. Marguerite, la belle-mère, qui venait de se faire hous-piller pour son air ronchon, ne voulut pas suivre et se rencogna dans le vestibule. À l'étage, dans les chambres, les lits à rouleau, l'alcôve de haillons, l'édredon plumon rayé, l'armoire « cyclamen », la collection d'abécédaires, ou la grosse poulie trouvée dans le moulin taillée dans du bois dur eurent autant de succès que le bahut poulailler. Œil d'aigle, mon facteur venait de dénicher dans la bi-bliothèque du palier *La seconde vie des moulins* et se mit à rêver. Il n'entendit pas son épouse déclarer que j'étais le champion de la déco. Ai-je bondi ? Même isolément, hors championnat, le mot « déco » a les dehors pour me désespérer. Elle n'en sut rien, je remerciais, je minaudais.

Pour d'autres batteries d'objets que son regard avait rencontrées ici ou là, ou qu'elle avait découvertes en nombre ouvrant un placard scellé au mur (scellé, cela justifie l'intrusion du visiteur de maison), elle n'avait pas eu de mot, pudeur, scepticisme... elle était restée coïte. Je veux parler de ma collection de faïences et porcelaines raccommodées, parfois retournées sur des rayons, exhi-bant, comme autant de pustules, leurs agrafes. Des pièces sans grande valeur ou qui, du fait de leur raccommo-dage, en avaient perdu pour les commissaires-priseurs, en avaient acquis en proportion pour moi. Faïence, porce-laine, voilà une vaissellerie fine qu'à une certaine époque on était fier de posséder. Si d'aventure on brisait, on était contrarié, on ne jetait pas les tessons mais, dût-il ne passer que des mois plus tard, on attendait le raccommodeur,

ce colporteur muni de peu d'outils qui habilement perforait, sans transpercer, et avec des attaches recousait la vaisselle ; l'enduction d'un mastic à base de céruse et blanc d'œuf achevait la restauration. À l'origine de cette collection, il y eut cette rencontre, dans une brocante en pleine rue, d'un saladier en faïence bleue dont j'ignorais l'âge et la provenance mais devant lequel j'étais tombé en arrêt. Il était pour moi hors d'atteinte. Je le signifiais à la chineuse qui revendait ses butins derrière un étalage dodu. C'est alors que celle-ci sortit d'un carton et d'une boule de papier journal froissée un autre saladier au même graphisme naïf et sensiblement de la même forme. Elle me le proposait ce dernier à vil prix car il était, comme elle m'en fit faire le constat le retournant, raccommodé. Dès cet instant j'ai aimé le raccommodage, certes son cours sur le marché, mais aussi l'existence augmentée ou la pensée de l'artisan va-nu-pieds, maître des fines térébrations, faiseur d'unité retrouvée.

Mais déjà je m'égarais. Mes visiteurs... Madame avait boudé mes agrafées pour examiner les boiseries. L'état des parquets, si l'on peut ainsi désigner ces lourdes planches grasses, rongées à l'endroit des seuils, les dégrisa. J'eus droit à quelques conseils avisés, madame penchait pour un décrassage au vinaigre blanc additionné d'eau de javel, monsieur pour la paille de fer, le savon noir, la térébenthine. Dans un souffle de vieille poussière il avait soulevé d'un trait l'une des lattes — et j'en vérifiais l'épaisseur — sans qu'elle offrît la moindre résistance.

Je venais de découvrir sans épouvante, mais alerté, que le visiteur de maison, comme personne parmi nos proches, pénètre dans notre intimité, dénoue quelques secrets dormants, retourne les tapis, enfonce la pointe d'un Laguiole dans le vif des poutres, explore les caves

sans électricité avec une torche puissante, passe une flamme sur les taches de salpêtre, demande la localisation exacte du regard d'épandage puisqu'il n'est pas affleurant, exige des quittances d'eau et la carte du parcellaire, déplace les bagues de la zinguerie pour déceler d'éventuelles blessures qu'elles auraient occasionnées sur les gouttières.

Je les revois sur le seuil à chercher une sortie honorable pour les parties. Je n'avais pas encore acquis la manière de mettre les gens à l'aise au terme d'une première visite qui les laisse dans l'embarras ou l'anxiété. Maladroitement, je demandai à l'homme s'il avait visité le moulin, cette vaste surface maintenant dénudée, par endroit encombrée, il opina, ajouta qu'il avait soulevé le drap. C'est Marguerite qui a porté le coup de grâce : « Et combien d'enfants avez-vous élevés dans les escaliers ? » J'ai manqué répondre. Je lisais sur le visage de l'homme, pourtant souriant, les traits de la reddition. Son mobile vibra, il lut un prénom, voulut répondre. Et toi, je te voyais dans le même temps, ton sac trop lourd suspendu à l'épaule, t'approcher dans leur dos. L'homme répéta trois fois la même formule, s'irrita, rien. Sans t'annoncer, te faire entendre, tu les fis sursauter : « Là, ça risque de ne pas capter, il faudrait monter là-haut. » Ils eurent le réflexe de lever les yeux vers la corniche ou les chiens assis ; mais le sable avait crissé, ils s'éloignaient, échangeant quelques regrets à mi-voix. Et toi, m'embrassant, d'ajouter pour leur crédit sur le ton des évidences : « L'irrigation, le haut débit, c'est incontournable. » Même à la mi-journée, on entendait geindre la rivière.

Tu as déposé quelques brassées de bois flotté sur la berge. Usant d'un bâton, à gestes lents tu disperses le

reste de l'embâcle. Le voile, à la surface, couleur des arantèles, s'enroule autour de la perche. Tu t'étonnes : c'est étrange, du bois flotté, pour nourrir le feu, convenant l'instant suivant que les débris échoués sèchent en quelques jours. Des fuseaux de soleil cuivré percent la maigre canopée, font des ocelles sur tes bras, des torchères dans les remous d'eau grasse. Tu suis du regard tes jeunes frères, eux aussi les jambes dans la rivière, tout à leurs jeux parmi les gerbes. Ils ont fait provision de racines, de bouts de branches tordues, les déposent sur une pierre affleurante : « Regarde, on dirait un serpent. » « Regarde, un sanglier. » « Ça, une licorne. » Tu me lances un regard complice : « La pierre, la fameuse ! » « La fable, tu veux dire ? » « Oui, la fable, le rite d'initiation qui n'avait pas dit son nom. » Je te fais remarquer que vous êtes mouillés jusqu'à la ceinture et te demande s'il y a du linge de rechange dans les sacs des mères ; tu me réponds affirmativement, sur ce ton apaisant, la voix grave, qu'on réserve aux êtres toujours inquiets et peut-être aux enfants.

Pier et Sylvan épuisent le bestiaire chimérique, ils se disputent une épée, non, c'est une flèche empoisonnée, « c'est un harpon », ils visent un saumon caché derrière une pierre, « un énorme ». Je me tourne vers le confluent et le moulin, le toit d'ardoise s'argente dans la lumière déclive ; je me préoccupe de l'heure. Les dimanches où nous sommes réunis, Pier et Sylvan partent à dix-huit heures. « À quelle heure pars-tu, Aubin ? ». Dix-neuf heures, oui, je le sais pourtant, et ta mère est ponctuelle, c'est réglé comme une partition. J'ai su infléchir dans ce sens le cours des choses pour te garder une heure supplémentaire dans le calme retrouvé, le dialogue de retour, tandis qu'assis sur une margelle à la pointe du confluent nous laissons errer le regard entre les voiles d'une brume

légère ou, l'hiver, je te prie de m'aider à changer une housse de couette ou les cartouches d'encre. Peu avant ton départ, je résume ce qu'on a fait ensemble ces deux jours : peu de choses à vrai dire, l'escalade rituelle du gros chêne, les ricochets à l'endroit du gué, des photos de nos jeux, la recherche d'une pêche à la baleine ou un atterrissage filmé depuis le cockpit, je conclus que nous avons passé un agréable moment, que tout est bien ou, pour peu qu'on se soit investis dans quelques menus travaux, je réactive la formulette mise en usage quand tu avais quatre ans : « On a fait une jolie maison ». Tu acquiesces, tu es quelqu'un qui acquiesce. Je ne sache pas qu'un jour tu aies recherché le conflit avec quiconque et si tu dois, d'aventure, sur un sujet ou un autre exprimer un désaccord, une réticence, tu fais comme s'il s'agissait d'apporter une nuance, tu hoches légèrement la tête, lèves les bras à hauteur du visage pour, du bout des doigts, agiter des vaguelettes et ébranler une certitude un peu trop lisse.

La jolie maison et d'autres bons mots attrapés au vol, des dialogues et des incipit de la littérature des cinq-sept ans, les chicaneries de voisinage restées dans nos souvenirs, les perles de Pier (« Papa, Maman a changé de papa ») (enfandises a fait son apparition), tout cela retient un peu d'enfance, te tire par la manche comme font tes jeunes frères. Pour ces jeux auxquels tu consens de jouer — car je les ai un jour initiés — il suffit de changer à peine le ton, on devine au premier mot qu'on use d'une citation, qu'on actualise pour la énième fois une vieille et mutine allusion.

Nous sommes à présent assis sur les racines déchaussées de la berge. Tu essaies de la seule voix de régler des conflits de harpon. Je m'enquiers si tu as achevé tes devoirs. Rituelle, la question désolante, elle me fait

honte sitôt émise. Quand tes frères sont avec nous tu anticipes, pour leur appartenir sans préoccupations, et ça aussi, je le sais. Est-ce à ce propos, tu me consultes, qu'est-ce que j'en pense, moi, de cette ironie du sort, oui, le jour où cesse la prescription des hormones de croissance tu tombes sur ce sujet de dissertation : « Suffit-il de se souvenir pour écrire un récit autobiographique ? » Le raccourci me laisse un instant dans l'expectative. Ai-je déjà, en une quinzaine, oublié les hormones de croissance et la piqûre quotidienne ? Je souris, te soumets un autre lien, aussi indécidable, te rappelant la conversation que nous avons eue la veille, portant sur cette question : un écart de trente ans suffira-t-il à nous faire considérer que l'un, par exemple toi, a la vie devant soi, et l'autre, par exemple moi, la vie derrière lui. Mais tu me rappelles que quarante ans nous séparent. Puis, je te vois chercher à édulcorer : « Nous avons fini notre croissance ! »

Nous changeons Pier et Sylvan sur la rive. Tu as vu la voiture noire descendre lentement la vallée, puis on l'entend qui franchit le pont. « Regarde, écoute, c'est maman qui vient vous chercher », dis-tu à Pier, réalisant qu'il n'a qu'une chaussure.

Sitôt qu'on fait jouer et courir des gosses dans un récit j'ai comme l'impression qu'on prend le risque d'être confondu avec un auteur pour la jeunesse. C'est difficile de donner de la gravité aux enfants dès lors qu'ils ne sont plus dans leur monde intérieur, ou enfants narrateurs. En vérité c'est la perte de la gravité (la profondeur) de l'auteur qui me soucie, l'idée qu'il pourrait s'alléger, s'affranchir de la gravité du monde. Je connais quelqu'un qui, découvrant Terjeï Vesaas par la lecture du *Palais de glace*, sensible à son penchant allégorique, avait cru que ce texte s'adressait à des fillettes susceptibles de s'identifier à Siss et Unn. Mais

certains croient que *L'Âne Culotte ou Tante Martine* ne se destinent qu'au jeune public. Au vrai, on ne sait pas, et certains titres sont des baigneurs Petitcollin. J'ai voulu lire des extraits de *Tante Martine* devant un petit groupe d'enfants et d'adultes et tous étaient captifs. Il est vraisemblable que la réception n'en était pas la même et, pour les enfants qui en voulaient encore, c'était devenu : Tante Tartine. Enfandises !

La mère de ton ami Théo t'a demandé ce que je faisais dans la vie... « Et que lui as-tu répondu ? » Tu écarquilles les yeux, ton père sait-il encore ce qu'il fait dans la vie ? « Mon père est lecteur ! Elle a voulu savoir ce que tu lisais et si c'était un métier. Je lui ai répondu : il lit des livres, à haute voix, devant toutes sortes de publics. » Cette femme est caissière chez Carrefour Contact, celui de Saint-Avent. Son fils rêve de devenir cuisinier dans l'armée. Lecteur... autant dire que j'écosse des pois de senteur ; je n'arrive pas à la cheville d'un confiturier. Non, tu n'as pas commis d'impair.

Devant toutes sortes de publics... Tu as raison, j'essaie d'éviter les publics en détresse, le quatrième âge, l'heure du conte — tous ont ma sympathie mais je n'ai plus le ressort et l'antienne sociale-morale finit par m'irriter.

Un certain Régis Pontré, que les mauvaises langues surnomment Charles-Henri, a inventé le Marque-Page après une petite carrière de comédien frustré. Il a fondé l'association qu'à présent il dirige. L'âme vagabonde, le velours sombre, l'écharpe rouge, l'importance discrète comme la parole rare et pesée siéent au Marque-Page, l'homme croit à ses compositions. Régis Pontré est mon découvreur, c'est lui qui m'a déniché à l'époque où je

tenais une bouquinerie en ville. Il m'arrivait d'installer mon barda et mes volumes dans les salons du livre qui s'accommodaient de mes effrités sous papier de fleuriste où, à l'occasion, je lisais dans une petite salle à côté du grand hall bruyant. Ma voix, ma diction, mes attachements littéraires, quelque trait de ma personnalité... je ne sais en vérité ce qui a retenu son attention ? « Peut-être tes marque-pages » m'as-tu soufflé un soir que je te racontais pour la troisième ou cinquième fois mon intégration à l'équipe du Marque-Page. Tu ne croyais pas si bien dire, car il en découvrait, des marque-pages, feuilletant mes ouvrages et l'un d'eux l'amusa beaucoup, du reste je le lui offris. C'était un papillon de rien, replié, adossé à la reliure, sur lequel il était dit, je ne sais plus en quels termes, que le livre qu'on avait entre les mains, propriété de la bibliothèque municipale de V. avait traversé une épidémie de variole, voire contribué à la propager, mais qu'à la date indiquée le volume avait été désinfecté par le service départemental de l'hygiène publique. « Étable indemne de tuberculose » avait conclu Régis Pontré. « Collectionnez-vous les marque-pages ? » avais-je lancé tout à trac, et le voussoiement avant mon embauche avait été de mise, il ne répondit pas, ouvrit de grands yeux gourmands, et je compris à voir danser une flamme dans son regard qu'il n'y avait pas songé, mais maintenant jalousait l'idée. Il vint parfois nonchalamment jusqu'à ma table encombrée, moins pour discuter que pour m'observer avec attention et m'écouter. Jusqu'à ce jour où, dans ce salon du livre culinaire qui se tenait dans un parc, forçant sa réserve ordinaire, il me demanda si j'aurais le cœur à rejoindre le Marque-Page, lire, dans son équipe de lecteurs qui ne comptait à ce jour que deux lectrices, Marielle et Nelly. Un homme, croyait-il, cela manquait ; il s'empessa de dire tout le bien

qu'il pensait de ses lectrices. On entendait l'une d'elle prêter sa voix sous un chapiteau, et comme je tendais l'oreille, il me précisa qu'elle avait laissé *Pantagruel* pour *Le Gourmand émotif*. Dans ce drôle de métier, continuait-il, nous sommes sur le pont les mercredis et les dimanches, certains dimanches, corrigea-t-il, laissant la voix suspendue, ajoutant : « Quand on me parle du jour des enfants et du jour du Seigneur... » Il y eut d'autres embardées dont le ton devenait interrogatif, assez pour que je réponde sans réfléchir : « Oui, j'ai un enfant. Les premiers, troisièmes et cinquièmes week-ends j'en ai la garde ; la garde comme il se dit. D'ailleurs, il m'accompagne, il est là... » Je m'étais retourné, te cherchais, me souvenant soudain que tu participais à l'atelier papier marbré dans la tente blanche près de l'étang. Comme pris en défaut j'expliquai au père du Marque-Page que, lorsque tu disparaissais, je ne me faisais plus un sang d'encre mais acceptais l'idée de l'éloignement, garant de prises d'autonomie et de découvertes. Il souriait, pensif, presque tristement mais se souvint que Nelly allait lire à seize heures *La cuisine est un jeu d'enfants* de Michel Oliver et, par mon entremise, t'y invitait. Il m'acheta quelques recueils, sans trop les choisir ; il n'ignorait pas que la bouquinerie périclitait doucement, une entreprise qui bat de l'aile, songeait-il, cela fait réfléchir.

Quand il m'invite quelques mois plus tard dans sa retraite campagnarde en bord de Loire, il a déjà, et n'en doute pas, arraché mon consentement. Seul à seul, avec un homme comme Régis Pontré, c'est tout de suite plus agréable ; s'il campe un tantinet sur sa réserve, par épisode il lève les masques, se montre disert, se fait plus accommodant. Il s'attarde sur la robe rubis et sourde, à reflets, du Saint-Nicolas-de-Bourgueil, réveille la marine ligérienne, parle à ses perruches. Il se confie mais ne